

# La création contemporaine met les formes

**THÉÂTRE** Créations in situ et spectacles à retrouver à l'été ou à l'automne, le Kunstenfestivaldesarts a achevé, à Bruxelles, une très belle 31<sup>e</sup> édition qui aura ouvert grand les horizons du spectacle vivant.

Bruxelles (Belgique), envoyé spécial.

**L**a 31<sup>e</sup> édition du Kunstenfestivaldesarts nous restera en mémoire. La dernière programmation de Dries Douibi et Daniel Blanga Gubbay, directeurs artistiques depuis 2018, qui laissent place à Silvia Bottioli et Corinna Humuza, n'aura pas arrêté, trois semaines durant, de pousser notre imaginaire de ce que peut être le spectacle vivant aujourd'hui, de reconfigurer la place du spectateur dans le dispositif théâtral, de travailler de solides articulations du politique dans l'espace scénique. Si un festival réussi est celui qui trouve, à l'échelle de toute sa durée, sa propre consistance dramaturgique, celle du Kunsten ressemblerait à une balade au long cours dans la ville, allant et venant du centre à la périphérie, dans des lieux qui se déploient chaque fois nouvellement comme des endroits du possible. Le Kunsten est, et devrait rester, un véritable thermomètre des esthétiques contemporaines, mais même les expériences les plus avant-gardistes s'y mènent en résonance avec les remous du monde.

Stupéfiante révélation, à cet égard, que *The Latecomers*, du Belge Jozef Wouters, une pièce spatiale qui se déploie trois fois plus loin qu'elle-même, s'élargissant d'un espace



Avec *Bâtir*, Salim Djaferi offre une relecture cruciale des politiques racistes d'urbanisation menées par la France depuis les années qui précèdent la guerre d'Algérie jusqu'à aujourd'hui. INGE VERMEIREN RHOK

à l'autre, de la surface vers le souterrain. Le public se balade à travers l'ancienne usine de Molenbeek où sont basés Decoratelier, l'atelier de travail de Wouters et sa compagnie, ainsi qu'un restaurant solidaire, Cassonade. Construit sur le site pollué d'une ancienne usine de galvanisation, ce lieu hybride, dont une partie s'enfonce deux mètres au niveau du sol, sera enseveli de terre saine d'ici quelques années, décision municipale qui signe l'arrêt d'un endroit de vie.

## UN VÉRITABLE AVEU DE SOUVERAINETÉ ARTISTIQUE

Alors ce que propose *The Latecomers*, c'est une sorte de cérémonie archéologique anachronique, où l'on déterre des artefacts en même temps qu'on prépare, paradoxalement, leur enterrement réel. Dans les hauteurs de la scénographie, un journaliste recueille les témoignages d'archéologues qui racontent leur rapport fragile à leurs semblables d'antan, lesquels s'avéraient rêver avant l'heure de surfaces

en Inox. Les membres de Decoratelier et de Cassonade participent ensemble à cette procession qui se termine sans mots, dans un développement scénographique grandiose, chargé d'apparitions, qui n'est pas sans rappeler les aventures artisanales du Théâtre du Radeau, et cet in situ, créé pour le festival, continue d'affirmer la force de frappe de Jozef Wouters dans le paysage du théâtre contemporain.

Programmée en septembre et octobre au Festival d'automne, à Paris, *This Resting*, *Patience* met face à face deux danseuses (Ewa Dziarnowska, qui signe la chorégraphie, et la stupéfiante Leah Marojevic). « *What the world needs now is love* », chante Dionne Warwick dans un morceau répété sur une bonne partie de ces trois heures qui pourraient en durer dix. Pas tout à fait assorti, pas tout à fait complémentaire, réuni dans une sorte de non-évidence qui stimule bien plus le regard, le duo se fait face sur un grand tapis bleu. D'abord une danse de soirée, élégante et enlevée,

saisie dans le temps cyclique de cette bande-son en boucle, bientôt autre chose, dans un temps évolutif, coulant, recouvert de nappes de musique électro. Extrêmement sensible dans sa forme, la pièce est un véritable aveu de souveraineté artistique, un objet qui n'affiche aucun message mais se laisse charger d'histoires, d'affects sans cesse mouvants, pour un spectateur mis dans un rapport de liberté rare et précieux vis-à-vis de l'œuvre.

Ailleurs, dans l'appartement à la *Secret Story* de *Reality Show*, c'est un autre univers avec ses règles propres qui s'ouvre. Le passionnant collectif brésilien Mexa (qui avait secoué la Maison des métallos lors du dernier Festival d'automne, coproducteur de cette nouvelle création) y

**Reality Show fait s'agiter un monde où les règles et les modalités changent tout le temps.**

pousse à une extrémité dramaturgique et formelle le principe arbitraire des jeux de télé-réalité. Dans la maison, dix candidates, et une majorité de femmes trans. Chacune doit se démener pour tirer son épingle d'un jeu où tous les soirs, on élit une gagnante.

Au micro, des voix dictent les règles, lancent des défis. Il faut chanter, danser, se livrer, pleurer, bref, se donner pour ne pas finir à la casse. C'est ce que l'on fait quand on n'a pas le choix. Des vidéos dévoilent l'antichambre documentaire de cet espace fictionnel, un foyer à São Paulo où les travestis viennent trouver refuge. Électrique, drôle et très pop, *Reality Show* fait s'agiter un monde où tout se passe à la fois, où les règles et les modalités changent tout le temps, où les unes s'en vont et d'autres arrivent, parce que la vie est instable et pleine d'aléas. Et derrière sa cruauté d'apparence, ce jeu fait en filigrane le reflet d'un microcosme où les plus petits savoir-faire peuvent donner lieu à quelque chose de beau.

#### QUELQUE CHOSE NOUS SAISIT À LA GORGE

Créé à Bruxelles avant de passer à Avignon cet été, *Bâtir*, de Salim Djaferi, impressionne. Debout dans une scénographie grise qui rappelle les immeubles en béton comme ceux des Beaudottes où il a grandi, l'auteur, metteur en scène et comédien y offre une lecture cruciale des politiques racistes d'urbanisation menées par la France depuis les années qui précèdent la guerre d'Algérie jusqu'à aujourd'hui. Salim Djaferi raconte ces tours et ces blocs, raconte le parage des individus dans les cités, la classification des immigrés portugais, espagnols ou algériens par leur distance supposée à la culture française, le marquage illégal des familles d'origine maghrébine dans l'attribution des logements sociaux, la division raciste de l'espace commun.

La méthode formelle extrêmement schématique, et délibérément didactique, de Djaferi ouvre ici, sur une théâtralité plus ambitieuse, plus risquée aussi – dans un dialogue avec une urbaniste encastrée dans un mur de placo ou dans l'autonomisation mécanique d'un décor qui semble peu à peu se gonfler du poids de l'histoire. Puisqu'en quelques cas et éléments clés, c'est toute l'organisation coloniale de la France jusqu'à aujourd'hui qui est exposée ; en même temps que l'histoire d'un foyer, celui de sa mère, baladé d'une cité à l'autre au bon vouloir des projets de destruction, de rasage et de délocalisation des gens. *Bâtir* est d'autant plus émouvant qu'il se joue justement avec trois fois rien sur scène, dans une rigueur formelle de façade. Subrepticement, la pièce problématise le corps de Djaferi dans cette froide discussion urbanistique, négociant sa place au sein d'un système fait pour exclure. Et là, sans qu'on l'ait vu arriver, quelque chose nous saisit à la gorge. ■

SAMUEL GLEYZE-ESTEBAN

Le Kunstenfestivaldesarts a eu lieu du 8 au 30 mai 2026 à Bruxelles. *Bâtir*, de Salim Djaferi, du 17 au 24 juillet au Festival d'Avignon. *This Resting*, *Patience*, d'Ewa Dziarnowska, les 17 et 18 septembre puis du 23 au 25 octobre au Festival d'automne, à Paris. *Reality Show*, tournée française en construction.

## À June Events, le travail des femmes est à l'ordre du jour

**FESTIVAL** Cet événement parisien de création s'attache obstinément à inscrire la danse au cœur des questions brûlantes d'un monde de part en part malade. En voici deux exemples en passant.

**J**une Events a 20 ans. Ce festival de création au présent, animé par Anne Sauvage, directrice de l'Atelier de Paris/CDCN, interroge les normes et prend le pouls d'un monde malade (1). La compagnie canadienne Parts + Labour, dirigée par Emily Gualtieri et David Albert-Toth, présente *Labour*. *Labour*, c'est le travail, y compris celui de la femme qui accouche. Cinq interprètes féminines, d'âges et de morphologies différents, en survêtement, répètent un même two-step minimal ; cadence sèche, obstinée. Le plateau devient zone d'endurance. Elles traversent sans cesse l'espace, du devant de scène vers le fond, passant de cour à jardin. La lumière blanche nie tout effet. Les corps ne trichent pas : les joues rougissent, la sueur tache les tee-shirts, le souffle devient court.

Le lexique gestuel est rugueux, tendu vers l'effort collectif. Elles nous défient en passant sous notre nez, avec des gestes virils, un sourire narquois. Les pieds poursuivent inlassablement la même mécanique. Si l'une décroche un instant, une autre récupère aussitôt la dynamique. Il n'y a

ni héroïne, ni point fixe. Juste une intelligence du relais. À la volée, elles attrapent une canette, boivent comme des cyclistes en pleine course.

#### LE CORPS RÉEL SE DÉFOULE

Le moindre détail reste concret, arraché au quotidien féminin : un bébé en plastique dans les bras, sans rompre la cadence, une serviette hygiénique rougie collée sur une hanche et ce besoin de retirer un vêtement, tant la chaleur écrase. Le sens exsude de corps soumis à une forte charge mentale, à des tâches répétitives, à la fatigue accumulée, à la nécessité de continuer coûte que coûte. David Albert-Toth le dit bien : « *Nous pensons au travail des femmes dans un sens large, aux mères comme aux femmes sans enfants, aux femmes trans, à toutes celles qui assurent le soin, l'attention aux autres, le maintien du collectif.* » Les cinq interprètes – Brianna Lombardo, Maïka Giasson, Jossua Satinée, Lou-Anne Rousseau et Frédérique Rodier – finissent par former une communauté d'épuisement et de résistance. Alors, le corps réel se défoule. Sans

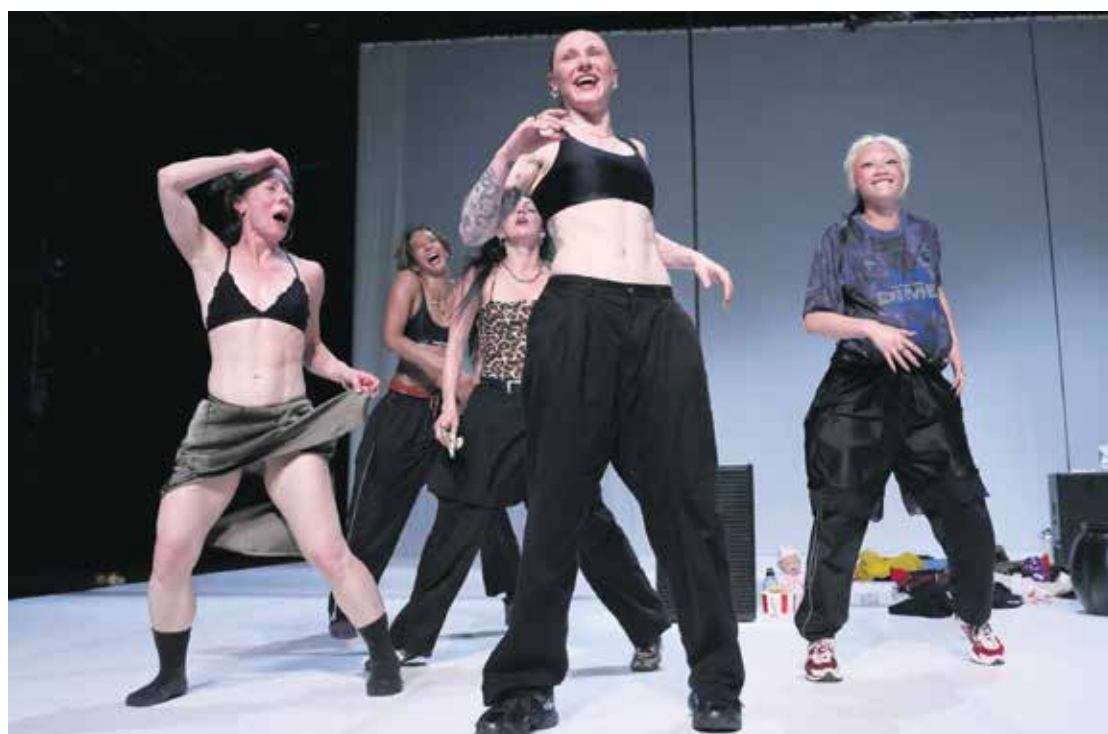
maquillage, en soutien-gorge, chaussettes ou baskets, elles imposent moins une performance qu'une obstination.

Une nouvelle génération d'auteurs a permis de découvrir le travail du Syrien Mithkal Alzghair. Avec *Paisiblement*, ce chorégraphe propose un trio sur la manière de tenir debout au milieu du désastre.

Sur scène, Samil Taskin, Mooni Van Tichel et le chorégraphe lui-même, dos marqué au feutre rouge et noir comme après la torture, frappent le sol du pied avec une précision savante, portés par les percussions live de Modar Salama. Hantée par les massacres subis par la communauté druze, la pièce convoque le souffle, le rythme, la motricité éperdue. Les corps se font le creuset de pas traditionnels kurdes, palestiniens, amérindiens, martelés au sol comme pour exorciser l'effacement. ■

MURIEL STEINMETZ

(1) June Events, jusqu'au 13 juin, à l'Atelier de Paris/CDCN, la Cartoucherie, route du Champ-de-Manœuvre, Paris 12<sup>e</sup>. Rens. : 01 41 74 17 07 et atelierdeparis.org



Les cinq interprètes – Brianna Lombardo, Maïka Giasson, Jossua Satinée, Lou-Anne Rousseau et Frédérique Rodier – finissent par former une communauté d'épuisement et de résistance. PATRICK BERGER